

LE PRÉSENT DE L'INDICATIF ET LA CONSTRUCTION D'UNIVERS FICTIFS: LE PROBLÈME DE LA SITUATION D'ÉNONCIATION

RAFAEL GUIJARRO GARCÍA
Universidad de Granada

Issus de cette matière première qu'est le langage, les univers fictifs des textes narratifs en deviennent relativement indépendants et acquièrent une existence presque autonome, de manière à participer, d'une certaine façon, de la réalité : « si une réalité vraie est parce qu'elle est, une réalité fictive n'est que parce qu'elle est racontée. » (Hamburger, 1986 : 126). Or il existe plusieurs manières de raconter, de créer des mondes à référence virtuelle, où vivent des êtres qui agissent, parlent et pensent. Les romans canoniques, étayage des théories de Benveniste (1976), Hamburger (1986) et Banfield (1995), ont habitué les lecteurs à des univers narrés à la troisième personne et au *Passé simple*. Tantôt perçus par le narrateur,¹ tantôt par un ou plusieurs personnages, leur complexité repose sur le jeu subtil des tiroirs verbaux (*aoriste*, *Imparfait* et *Plus-que-parfait*), qui permet de créer l'opposition textuelle entre premier plan et arrière-plan (Weinrich, 1973), ainsi que d'exprimer des perceptions, des paroles et des pensées *représentées*, grâce à une opposition aspectuelle (Banfield, 1995). En même temps, l'emploi du *Passé simple* agence un ordre (Barthes, 1972 : 26), souvent une cohérence, dans ces lieux diégétiques, du fait d'être vus à distance, dans une sorte de « boule de cristal » :

[l'émetteur] adopte une attitude de *narrateur* lorsqu'il *raconte* ce qu'il *sait*, c'est-à-dire lorsqu'il décrit le monde du texte à partir de son *maintenant* t_0 qui est, lui, situé à l'extérieur du monde du texte. C'est cette attitude de *connaissance globale* qui produit l'effet d'autonomie du monde *raconté* par rapport au monde énonciatif. [...]. De cette manière, [le point de vue du narrateur] traite le monde du texte comme une sorte de boule de cristal dans laquelle sont placées toutes les situations qui composent ce monde. [...]. La fonction principale du PS [passé simple] consiste à exprimer cette attitude épistémique globale vis-à-vis du monde du texte. (Vogeleer, 1994 : 47-48).

En effet, il existe deux manières d'accéder à l'information décrite dans les phrases qui construisent un univers fictif : la modalité épistémique, qui suppose un accès véhiculé par un savoir, produit d'une conceptualisation des perceptions, et la modalité perceptuelle, où la relation cognitive est établie uniquement à partir d'une perception.² Dans les textes narratifs au passé, bien que la *relation point de vue* soit, en principe, de nature épistémique, des changements de perspective sont toujours possibles à l'intérieur de l'univers diégétique. Il y a alors délégation de la focalisation, et l'*Imparfait* et le *Plus-que-parfait*, temps verbaux généralement perceptuels,

1. Nous affirmons l'existence d'un narrateur-focalisateur premier, d'après les théories de Mieke Bal (1984 : 40) et Rabatel (2000 : 236).

2. Cf. Vogeleer (1994 : 40). Pour dénommer le genre de rapport cognitif qu'un locuteur (narrateur) maintient avec l'information décrite dans les phrases de l'énoncé, Vogeleer utilise le terme « relation point de vue ». Dans la présente étude, tous ces concepts sont employés pour la narration, mais ils peuvent caractériser n'importe quelle situation d'énonciation, car le caractère fictif des informations véhiculées par l'énoncé n'a aucune incidence sur ce type d'analyse.

articulent un débrayage énonciatif qui permet de vivre un *maintenant-dans-le-passé*, en représentant les perceptions et les pensées (réflexives et non réflexives) des personnages. Même dans les cas où les descriptions à l'*Imparfait* relèvent uniquement du narrateur-focalisateur, celui-ci « reste extérieur par rapport au monde du texte, mais [il] décrit certaines choses *comme s'il les voyait* » (Vogeleer, *ibid.*). Ce *comme si* signifie qu'il se produit un transfert des coordonnées spatio-temporelles du point de vue du narrateur, car le *temps de point de vue* et le *lieu de point de vue*³ constituent des paramètres qui « ne sont pas nécessairement identiques au temps t_0 et au lieu l_0 de la situation énonciative » (*ibid.* : 41), ni aux coordonnées spatio-temporelles de l'événement, puisqu'ils se caractérisent par leur mobilité. Dès lors, le narrateur a toujours la possibilité de situer le *hic et nunc* du point de vue soit dans le cadre énonciatif, soit dans le cadre événementiel.

La narration traditionnelle, celle que Benveniste a caractérisée comme *histoire*, se réalise donc sous la modalité épistémique globale, mais elle alterne avec la modalité perceptuelle pour la construction de l'arrière-plan et pour la délégation de la focalisation. Cependant, tout au long du XX^e siècle, nous constatons un emploi de plus en plus fréquent du *Passé composé* et du *Présent de l'indicatif* comme temps de narration. Tous deux permettent d'annuler cette coupure entre monde raconté et monde racontant, le *Passé composé* projetant les événements passés sur le *maintenant* du narrateur, le *Présent* (re)présentant un monde fictif qui n'est plus *su*, mais *vu* :

Car le présent, c'est aussi le temps de la fiction pure, celui que l'on trouve dans les énoncés de problèmes de mathématiques (quand le subjonctif n'y est pas). Il équivaut alors à une supposition qui ne s'ancre dans aucune situation antérieure, mais crée, par expérience imaginaire, ce qui convient à son propos. Le présent, dès lors, ne fait pas la copie d'une réalité préexistante, ne décrit rien : il agence, trace, construit-présente ce référent à mesure qu'il le monte. (Danon-Boileau, 1982 : 139).

Mais avant d'aborder les caractéristiques des textes narratifs au *Présent*, il convient de poser une série de distinctions à l'intérieur de ce temps verbal. D'après les idées de Moralejo (1988), qui applique le critère d'analyse linguistique *binariste*⁴ pour le *Présent* latin, nous pouvons considérer une première opposition dans l'ensemble des réalisations du *Présent* de l'indicatif français, celle qui s'établit entre la valeur *discursive* et la valeur *non discursive* :

*Le Présent discursif*⁵ terme *non marqué* dans le système temporel français. Il est pourvu d'une valeur négative qui l'oppose au prétérit et au futur, propre aux prédicats qui réfèrent à des événements ou à des états simultanés à la situation d'énonciation,⁶ et suppose un repère énonciatif *réel*. Il s'agit donc de la réalisation utilisée en situation de communication, ce qui

3. Ces notions sont définies par Vogeleer (*ibid.* : 41) comme le moment et l'endroit où « l'individu déterminant le point de vue » (*ibid.* : 40), c'est-à-dire le focalisateur, pose son accès à l'information décrite dans l'énoncé narratif.

4. Le *binarisme* « cherche à résoudre tout système grammatical –ainsi que les systèmes phonologiques– [...] au moyen d'oppositions bilatérales simples, où l'un des termes possède un trait pertinent dont l'autre est dépourvu. » (Moralejo, 1988 : 28). Moralejo insiste sur le fait de ne pas confondre le terme *non marqué* de l'opposition avec le terme *indifférent* à la notion en question. Celui-ci possède une valeur neutre, c'est-à-dire il est dépourvu du trait pertinent sans toutefois s'opposer au terme marqué. Par contre, le terme *non marqué*, « en participant de l'opposition correspondante, possède, en plus de la valeur neutre logique d'indifférence, une valeur négative, contraire à ce trait. » (*Ibid.* : 29).

5. Ou *Présent actuel*, ou *Présent déictique*. Certains auteurs, comme Sylvie Mellet (1998), qui suit les idées de Guy Serbat (1988) sur le *Présent* latin, considèrent que le *Présent* n'est pas déictique : « on pose que l'absence de morphème signifie l'absence de signifié temporel propre et que le présent de l'indicatif est donc une forme non-temporelle et non-déictique du verbe. » (Mellet, 1998 : 204). D'autre part, ce *Présent actuel* recouvre une grande partie des emplois du *Présent de commentaire* de Weinrich (1973 : 40-43 et 302-303), car l'auteur allemand justifie certains emplois non actuels de ce temps (résumés de romans ou de films, *Présent historique*) par l'intention pragmatique du locuteur d'introduire dans son énoncé une attitude de commentaire.

6. C'est pour cette raison que Vogeleer (1994 : 43) affirme que : « Une phrase au PR actuel décrit, elle, une situation continue (non discrète) qui occupe un intervalle te dont les contours sont, certes, flous, mais qui ne dépasse pas les limites d'une journée. »

la rend apte à apparaître avec la personne *tu*.⁷ Avec ce *Présent*, l'accès cognitif à la situation décrite par le verbe (procès ou état) est de nature perceptuelle,⁸ et l'aspect est toujours sécant (imperfectif).⁹

Le Présent non discursif : terme *indifférent* à la notion de temps. Il ne possède pas de valeur déictique puisqu'il n'inscrit pas l'information véhiculée par le verbe dans des coordonnées spatio-temporelles en rapport avec un repère énonciatif réel. Sa valeur neutre autorise les emplois intemporels,¹⁰ ainsi que la référence à des événements ou des états passés ou futurs à l'aide de circonstants déictiques.¹¹ Il intègre, entre autres, des réalisations comme le *Présent générique* (« Le lion n'attaque jamais les hommes »), le *Présent habituel* (« Le matin, je me lève tôt »), le *Présent omnitemporel* (« L'eau bout à une température de 100° C ») et le *Présent de situation élargie* (« Jean travaille chez Renault »),¹² qui se caractérisent par le fait d'être épistémiques, c'est-à-dire l'accès à l'information se réalise sous la modalité du *savoir*.¹³ Cependant, à la différence du *Passé simple*, la saisie de l'événement n'est pas globale, car le processus verbal n'est pas perçu en accomplissement total (aspect perfectif ou aoristique);¹⁴ l'aspect est donc sécant.

D'après notre point de vue, le *Présent de narration* constitue une réalisation hybride : elle est *non discursive*, en ce sens qu'elle ne fait pas référence au moment réel de l'énonciation, mais elle est de nature perceptuelle, comme la forme *discursive*. Son aspect peut être perfectif ou imperfectif, selon les contextes.¹⁵ C'est de cette réalisation particulière que nous allons nous occuper dans les pages suivantes.

Avant toute chose, il est à propos de remarquer que la dénomination *Présent de narration* peut prêter à confusion, puisqu'elle est utilisée tantôt pour le *Présent* qui alterne avec le *Passé simple* dans les textes narratifs canoniques (le *Présent historique*), tantôt pour le *Présent* employé comme temps-pivot par les romanciers modernes pour construire des univers fictifs, le *Présent tabulaire*.¹⁶ Cependant ces deux applications spécifiques remplissent des fonctions pragmatiques

7. Le rôle central de la deuxième personne dans la situation de communication est étudié par Banfield (1995 : 181-192) à partir des idées de Benveniste. C'est pour cette raison que le *Présent discursif* est incompatible avec « les paroles et les pensées représentées. » (*Ibid.* : 189).

8. « Un tel accès ne demande aucune connaissance préalable, aucune opération de généralisation. » (Vogeleer, 1994 : 43).

9. Cf. Vassant (1995 : 117).

10. « Le présent de l'indicatif [est la] seule catégorie du système verbal capable de neutraliser la référence au temps, car seule à ne pas porter nécessairement une quelconque information temporelle. » (Fleischman, 1992 : 132).

11. Ces emplois peuvent être expliqués à partir de la notion de *repère fictif* que nous allons établir dans les pages suivantes. Pour le cas concret du *Présent* exprimant l'avenir, on pourra consulter Gosselin (2000 : 67).

12. Pour une étude de ces valeurs, cf. Vogeleer (1994 : 41-46), d'où nous empruntons les désignations et les exemples. Évidemment, ces *Présents* peuvent être utilisés en situation de communication (notamment le *Présent habituel* et le *Présent de situation élargie*), lorsque le temps de la situation décrite recouvre la situation d'énonciation. Par exemple : « Tu travailles chez Renault. », où le temps référé est à la fois le passé, le présent et le futur.

13. « L'accès cognitif à une situation longue (supérieure à un jour) [...] se fonde toujours sur une certaine généralisation, aussi minime soit-elle, qui, par définition, est une opération épistémique. » (Vogeleer, *ibid.* : 42).

14. « [...] le processus s'inscrit dans le cadre d'une caractéristique du sujet, laquelle est vérifiable à tout instant d'un espace de temps délimitant le début de cette habitude [...]. Si la partie passée de cet espace de temps est donnée comme vérifiant l'accompli de l'habitude, la perspective ouverte par le présent vers le futur est, elle, virtuelle. Nous retrouvons la valeur sécante du présent. » (Vassant, 1995 : 120).

15. Cela tient à ce que le *Présent* ne peut être réduit à une seule dimension aspectuelle, comme le fait Sylvie Mellet (1998). Au contraire, il peut être perfectif aussi bien qu'imperfectif : « les énoncés au présent sont susceptibles de prendre aussi bien des valeurs génériques, que des valeurs sécantes ou des valeurs d'accomplissement. » (De Vogüé, 2000 : 34).

16. Nous utilisons la terminologie de Käte Hamburger (1986). Selon l'auteur allemand, le *praesens tabulare* est décrit dans Brugmann-Delbrück (*Vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen*, IV, 2, 1897) comme proche du présent historique : « Dans ce cas aussi, l'événement appartenant au passé est décrit comme un tableau mis en face du locuteur et l'élément temporel est mis entre parenthèses. Le *praesens tabulare* est d'abord apparu dans ces pictogrammes ou des écritures alphabétiques décrivant des objets représentés ou conçus. » Cité par Hamburger (1986 : 198). Weinrich fait référence aussi à ce *Présent* : « Même constatation pour les descriptions de tableaux, les suscriptions que l'on y appose, les titres que l'on donne aux statues : tous sont au Présent. [...] Ici encore on pourrait arguer de la présence effective du tableau, de la statue [...]. Mais ce n'est pas l'essentiel. Dans les décomptes, les

différentes.¹⁷ En effet, l'emploi du *Présent tabulaire* « marque sans équivoque une relation du narrateur à son histoire, qui est une relation de contemporanéité. » (Genette, 1983 : 70). Il s'agit donc d'une *narration simultanée*, où « la coïncidence rigoureuse de l'histoire et de la narration élimine toute espèce d'interférence et de jeu temporel. » (Genette, 1972: 230),¹⁸ ce qui rend compte de l'ambiguïté temporelle caractéristique de ces récits, qui sont toujours déjà racontés, et cependant toujours à raconter. L'intemporalité ainsi créée rattache ce *Présent tabulaire* au *Présent* des didascalies, comme l'a très bien remarqué Issacharoff :

Le temps verbal réservé aux didascalies est le présent (atemporel), puisque la temporalité de ce type de discours est neutralisée. [...]. Le présent qui est sien se singularise par son atemporalité. En revanche, il ne s'agit pas du présent atemporel des vérités universelles [...]. C'est au contraire un présent situé en dehors du temps : tout ce qui est mentionné échappe pour ainsi dire aux lois de la durée. Pour ces raisons, il va de soi qu'il ne peut s'agir du présent historique, apparenté, celui-ci, au préterit, c'est-à-dire au passé simple. Les personnages, les lieux, les objets ainsi référés sont toujours là, sans qu'intervienne le moindre changement de statut, tout comme dans une nature morte, fixés une fois pour toutes. Ce n'est pas non plus le présent dit habituel ou itératif [...]. Il s'agit, en somme, d'une fonction discursive assimilable, du moins en partie, non à la narration, mais à la description. En fait ce présent, assez particulier, du discours didascalique semble proche du présent de récit moderne [...]. (Issacharoff, 1993 : 464).

La coordonnée temporelle de la situation d'énonciation reste donc en suspens, puisque toujours actualisable ; il en va de même pour la coordonnée spatiale. En effet, selon Käte Hamburger, le *Présent tabulaire* est associé à une situation énonciative qui correspond à un principe structurel nouveau :

Le sujet d'énonciation présent dans le roman de *La Jalousie* (1957) n'est pas identique à l'auteur ; ce n'est qu'au bout d'un certain temps que le lecteur remarque la présence d'un sujet d'énonciation, d'une figure qui, loin de devenir un personnage à la première ou à la troisième personne, est réduite aux dimensions d'un oeil : l'oeil du mari jaloux observant le comportement de sa femme et de l'ami de la famille [...]. Le roman a donc plus une structure de roman à la première personne qu'à la troisième, sans que pour autant le Je s'annonce comme tel ; c'est ce qui donne la clef de la structure énonciative. (Hamburger, 1986: 116-117).

Cette constatation est proche de l'opinion de Genette qui considère que le *Présent de narration* suggère la présence du narrateur dans l'univers diégétique, c'est-à-dire un certain degré d'*homodiégétisation* du récit quand celui-ci est hétérodiégétique : « le temps [*Présent*] porte toujours plus ou moins la présence d'un narrateur qui –pense inévitablement le lecteur– ne peut être bien loin d'une action qu'il donne lui-même comme si proche. » (Genette, 1983 : 55). En conséquence, dans les récits hétérodiégétiques, le *Présent tabulaire* a pour effet paradoxal de dévoiler un narrateur présent dans le temps, puisque toute marque de distance temporelle est abolie, mais absent du lieu diégétique, un témoin fantôme qui se dérobe sans

annales, les tableaux chronologiques, le *Présent tabulaire* des Latins désigne des objets dont le relevé même tient à ce qu'ils ne sont pas actuellement présents. » (Weinrich, 1973 : 41).

17. Outre les fonctions proprement grammaticales, les catégories du temps et de l'aspect présentent aussi des fonctions pragmatiques « qui se développent souvent comme des extensions des fonctions grammaticales de base. Sous la rubrique *pragmatique* nous classons surtout les fonctions *discursives*, c'est-à-dire la mise en oeuvre des catégories du temps et de l'aspect dans la structuration et l'organisation du texte. » (Fleischman, 1992 : 118).

18. Pour Paul Ricoeur, l'emploi du *Présent* entraîne également des conséquences du point de vue temporel : « Le narrateur peut marcher au pas de son personnage, mettant son présent de narration en coïncidence avec le sien, et acceptant ainsi ses limites, et son ignorance. » (Ricoeur, 1984 : 95).

cesse, mais invariablement prêt à devenir actant. Cette instabilité de l'instance première explique sans doute la troublante ambivalence narrative des romans modernes, où le *voir* remplace le *savoir*, et l'ignorance l'omniscience.

Comment décrire alors la situation énonciative de cette voix homo-hétérodiégétique ? Quel est son repère ? Si nous suivons les idées de Culioli, nous pouvons considérer que le narrateur construit, grâce au *Présent tabulaire*, un repère fictif capable de suggérer cette présence/absence fantomale :

On retrouve le concept de repère fictif dans des domaines variés : modalité naturellement, avec des prédicats tels que *pouvoir*, *devoir*, *vouloir*, avec les conditionnels, etc., mais aussi, et de façon moins immédiate, dans des cas fort divers : nous avons parlé tout à l'heure des emplois ludiques,¹⁹ mais il existe aussi des emplois (si l'on peut se servir d'un terme aussi impropre) d'ordre fantasmatique, où le repère fictif fonctionne comme un repère-origine dédoublé à la fois identifiable et non identifiable à Sit₀. Dans les indications scéniques, le repère fictif va fonctionner comme un repère absolu, séparé du repère-origine Sit₀. (Culioli, 1980: 186).²⁰

Situé sur la frontière qui sépare le monde raconté du monde racontant,²¹ ce repère énonciatif fictif est également le repère du point de vue de l'instance hétérodiégétique, et il constitue un point d'ancrage qui n'est plus fixe car le narrateur « va suivre le cours des événements, se trouvant dès lors lui-même pris dans la temporalité de ces événements » (De Vogüé, 2000 : 42). De ce fait, il pourra catégoriser le monde raconté au fur et à mesure qu'il le découvre et employer, outre les déictiques temporels qui soulignent sa simultanéité chronologique, des déictiques spatiaux qui manifestent sa proximité. La construction de l'univers fictif peut donc toujours relever d'une déixis spatiale qui indique, de manière directe ou indirecte, où se trouve le foyer de la perception :

À gauche de cette raie, l'autre moitié de la chevelure noire pend librement jusqu'à la taille, en ondulations souples. Plus à gauche encore le visage ne laisse voir qu'un profil perdu. Mais, au delà, c'est la surface du miroir, qui renvoie l'image du visage entier, de face, et le regard –inutile dans doute pour la surveillance du brossage- dirigé en avant comme il est naturel. (Robbe-Grillet, 1957: 65-66).

De même, ce narrateur est toujours susceptible de s'infiltrer dans toute communauté de vision désignée par l'indéfini *on*, pronom qui fait référence et à l'instance et aux personnages, voire au lecteur. Cet assemblage des perspectives se trouve favorisé non seulement par la nature perceptuelle du *Présent tabulaire*, mais aussi par le débrayage énonciatif minimal que l'emploi de ce temps narratif comporte,²² étant donné la disparition de l'alternance *Passé simple/Imparfait*, utilisée dans les textes narratifs traditionnels pour exprimer les perceptions (et les pensées) représentées.

19. Culioli fait référence ici à des phrases comme *tu es le voleur, je suis le gendarme*, emplois ludiques que l'on trouve également avec l'*Imparfait*, le *Conditionnel* et le *Futur*.

20. *Sit* désigne « tout repère énonciatif » (Culioli, 1980 : 183), et *Sit0* est le repère-origine. Lorsque le locuteur-origine S0 crée le repère fictif, il « pose la relation prédicative comme validable, avec la double force du terme : *validable* n'implique pas que cette relation sera nécessairement validée ou, au contraire, non validée (on imagine toutes les éventualités) ; d'un autre côté, *validable* signifie qui peut être validée, qui est donc validée pourvu qu'il y ait un énonciateur pour effectuer l'opération. Dans ce cas, on constitue un espace où les contradictions sont suspendues. », (*ibid.* : 185).

21. « on doit bien admettre la possibilité, et observer l'existence, de situations frontalières, mixtes ou ambiguës : celle du chroniqueur contemporain [...], toujours au bord d'une participation, ou pour le moins d'une présence à l'action qui est celle du témoin. » (Genette, 1983 : 71).

22. « l'intrication [des perspectives] est d'autant plus forte que l'utilisation du présent gomme autant que possible les débrayages énonciatifs. » (Rabatel, 2001 :159).

De ce fait, l'univers diégétique peut être construit à partir de la perspective d'un seul actant, « ce qui signifie que la narration semble s'écrire comme sous la visée du personnage, comme si s'estompait, en quelque sorte, la frontière entre le *ici-maintenant* de la narration, et le *là-bas-alors* du narré. » (Rabatel, 2001 : 159). Le *Présent tabulaire* autorise donc un enchevêtrement de points de vue qui met en oeuvre une série de mécanismes identificatoires dont l'effet est une vision du lecteur *avec* le personnage et/ou le narrateur.²³

Mais inversement, étant donné la mobilité du repère-origine fictif, le narrateur a aussi la possibilité d'adapter successivement sa perspective à celles de plusieurs personnages, ce qui entraîne l'apparition d'une multiplicité de points de vue qui renforce la sensation d'objectivité.

D'autre part, le syncrétisme propre au *Présent* masque dans ces textes narratifs la transition de la réalisation *tabulaire* à la réalisation *de situation élargie* (ou à celle *d'habitude*) : le narrateur s'émancipe des entraves spatio-temporelles imposées aux actants, et l'accès à l'information est posé alors sous la modalité du *savoir*, ce qui permet la réapparition de l'omniscience narrative, avec une infraction au code. Il s'agit surtout de fragments textuels où l'instance narrative exprime ses connaissances sur des états permanents, comme la caractérisation d'un personnage.²⁴

Il a horreur de devoir réparer ce qui tombe en panne ; il essaiera d'arrêter un robinet qui coule avec un bout de ficelle. Il n'est pas doué pour le bricolage, et pourtant il fait tout pour s'entendre avec ces choses qui se dérèglent. Dans un premier temps, quand un appareil ne fonctionne plus, il le laisse en l'état, espérant un miracle ; ensuite, il fait une tentative d'arrangement, manipulant les tuyaux, tournant les boutons, tapant sur les clous... puis il renonce après l'avoir maudit. Il a la volonté du bricoleur, mais n'a aucun savoir-faire. Il déteste les réparateurs, les dépanneurs, surtout les plombiers. Il ne comprend pas pourquoi un appareil s'arrête de fonctionner. Il ne comprend pas non plus pourquoi un mur se fissure, pourquoi le fer se laisse attaquer par la rouille. (Ben Jalloul, 1990: 61).

Ce passage présente un *point de vue raconté*²⁵ relevant de la voix narrative ; si le texte était au passé, le narrateur aurait utilisé l'*Imparfait* pour témoigner de sa connaissance du personnage. Cela ne signifie pas que le *Présent tabulaire* doive assumer uniquement le rôle propre au *Passé simple* dans les textes narratifs. Au contraire, du fait de sa nature perceptuelle, il remplit également les fonctions de l'*Imparfait* sécant dans la vision contingente d'une scène singulière caractérisée par *maintenant*, qu'il s'agisse de la perspective du narrateur ou du point de vue représenté d'un personnage. L'aspect du *Présent* narratif n'est plus aoristique, mais imperfectif :

Emma regarda le ciel. Les étoiles brillaient maintenant près de la lune.

Emma regarde le ciel. Les étoiles brillent (maintenant) près de la lune.

Nous pouvons donc poser que, quand le *Présent tabulaire* est remplaçable par le *Passé simple*, il suppose une saisie globale du procès,²⁶ c'est-à-dire l'événement est perçu au point final de son inscription dans le temps, dans la survenance même de son accomplissement (aspect

23. Selon Rabatel, le personnage acquiert « une existence et une prégnance particulières lorsque le récit semble s'organiser, s'écrire à partir de sa perspective. On comprend que ces conjonctions de point de vue participent pleinement et solidairement à la construction de l'univers de la fiction, et à celle du personnage, en accréditant la vérité de l'un par l'autre, en une double *mimesis* de l'objet et du sujet. Les objets focalisés semblent d'autant plus crédibles qu'ils parviennent au lecteur par la médiation d'un personnage qui en est le garant, et réciproquement, l'existence des objets garantit le garant... » (*ibid.*).

24. « C'est donc parce que les perceptions du narrateur *ne sont pas nécessairement* des saisies perceptuelles *hic et nunc* que le narrateur manifeste un savoir supérieur au personnage. » (Rabatel, *ibid.* : 161). Nous soulignons.

25. Pour les notions de *point de vue raconté*, *point de vue représenté* et *empathie*, cf. Rabatel (2000 : 195-225 ; 2001 : *passim*).

26. Évidemment, l'influence du contexte (lexème verbal, présence d'un semi-auxiliaire, de compléments, etc.) peut établir une valeur aspectuelle inchoative : *il commence /comença à chanter*. Cf. Vassant (1995 : 118).

perfectif, aoristique);²⁷ quand il est transposable par un *Imparfait* sécant, le procès est saisi au cours de son développement, et l'aspect est imperfectif (sécant). Lorsqu'il équivaut à un *Imparfait de rupture*, il est à la fois narratif et descriptif et il « nous fait saisir l'instant premier de l'événement et imaginer au ralenti son développement » (Vassant, 1995: 127).

Finalement, dans les textes narratifs homodiégétiques, le *Présent tabulaire* efface toute distance temporelle entre le *je narré* et le *je narrant*, ce qui a pour conséquence les fréquentes irruptions du *Présent discursif* dans l'énoncé, qui est alors caractérisé par les nombreux va-et-vient du mode commentatif au mode narratif, et de la situation d'énonciation réelle à la fictive;²⁸ de ce point de vue, le monologue intérieur autonome ne constitue qu'un cas limite de texte au *Présent discursif* où « l'élément strictement narratif [est] radicalement éliminé » (Cohn, 1981: 289).

En ce qui concerne le *Présent historique*, il apparaît dans les récits en lieu et place du *Passé simple*, et selon Käte Hamburger, « il n'a pas de fonction actualisante, ni au sens temporel ni au sens fictionnel. Cela est en corrélation avec le fait que le prétérit y a perdu sa valeur de passé. [...]. C'est pourquoi il est toujours possible de remplacer le présent historique par le prétérit sans modification de notre expérience fictionnelle. » (Hamburger, 1986 : 104 et 105).

Même si nous adhérons à la théorie de Käte Hamburger en ce sens que le prétérit épique est soumis à une « mutation sémantique » qui est à l'origine de la disparition de « sa fonction grammaticale de désigner le passé » (*ibid* : 77), nous ne pouvons cependant négliger les effets stylistiques qui découlent de la mise en oeuvre de ce temps verbal : « on notera l'emploi du présent comme moyen de rendre plus vive, plus directe, l'impression de faits passés. » (Guillaume, 1984 : 60). Pour expliquer cette fonction pragmatique du *Présent historique*, il faut faire appel de nouveau à la notion de *repère fictif* de Culioli : les coordonnées spatio-temporelles du point de vue et de l'énonciation sont transférées au cadre événementiel, ce qui veut dire que le narrateur abandonne son attitude épistémique globale vis-à-vis de l'univers diégétique et adopte une attitude perceptuelle pour raconter sous la modalité du *voir*, qu'il soit le focalisateur ou qu'il délègue sa perspective à un personnage. Et c'est justement ce *double* transfert qui explique les différences entre le *Présent historique* et l'*Imparfait* sécant dans les textes narratifs traditionnels. L'*Imparfait* n'autorise que le déplacement des paramètres du point de vue, il ne peut être utilisé que pour *représenter*. Par contre, le *Présent historique*, de par ses caractéristiques temporelles et aspectuelles (identiques à celles du *Présent tabulaire*), a toujours la possibilité de *présenter* et de *représenter* : quand il est perfectif, il raconte l'histoire, surtout l'enchaînement d'événements ; quand il est imperfectif, il décrit (focalisation non déléguée), ou bien il représente un point de vue (focalisation déléguée).

Du fait de cette « projection du narrateur sur le flot des événements »,²⁹ le *Présent historique* a souvent été mis en rapport avec la figure rhétorique de l'hypotypose.³⁰ Le Guern (1986), par

27. Nous suivons les idées de Vassant (*ibid.*), qui affirme que l'on imagine l'événement « dans son immanence, de son commencement à sa fin. Il n'est pas perçu comme *accompli* au sens reçu d'achevé et dépassé (valeur aspectuelle des formes composées) mais dans son accomplissement intégral. » Et elle ajoute : « en contexte naratif, le présent peut rapporter, comme le passé simple, la successivité des événements, chacun perçu en cours d'accomplissement de son commencement à sa fin. » (*ibid.* : 122). D'autre part, l'aspect aoristique est indiqué, selon Gosselin (2000 : 63), par la compatibilité avec des compléments de durée du type [*en/pendant* + durée], et par la compatibilité avec « des expressions qui excluent la présence actuelle des situations décrites [*quand, lorsque, dès que, après que...*]. »

28. Cette situation narrative est envisagée par Genette (1972 : 231). On pourra consulter, également, Dorrit Cohn (1981 : 213-236 et 245-300).

29. Constatation faite par P. de Carvalho (« Sur le présent latin », *Revue des études latines*, 63, 1985 : 357-376) et citée par Mellet (1987 : 150).

30. Pour les rapports de l'hypotypose avec la rhétorique classique et la *rhétorique des peintures* au XVIIe, cf. Gosselin (2000 : 63-64).

exemple, remarque le caractère « paradoxal » de ce temps narratif et propose d'apparenter cette « anomalie sémantique » à « une figure répertoriée de manière constante dans les catalogues de la tradition rhétorique, l'hypotypose. » (*ibid* : 47). D'après cet auteur, il s'agit surtout d'une catégorie pragmatique dont l'effet produit consiste « dans l'impression ressentie par le lecteur que la scène se déroule sous ses yeux. » (*ibid* : 48). Cet effet n'est pas sans rapport avec les valeurs stylistiques attribuées au *Présent historique* : « l'emploi du présent de narration fait que l'auteur et le lecteur sont transportés, par le jeu de la métaphore spatio-temporelle, du lieu et du moment où ils se situent effectivement jusqu'au lieu et au moment où se déroule l'action. » (*ibid* : 49). Ceci confirme l'idée, proposée auparavant, de déplacement des cadres énonciatif et perceptuel au cadre diégétique. Ce transfert apparaît de manière explicite dans les exemples cités par Vuillaume (1990 : 72) lorsqu'il analyse la temporalité des récits du XIX^e siècle. Ces passages révèlent que l'irruption du *Présent historique* est souvent accompagnée d'un complément de temps qui contient une subordonnée au *Présent discursif*³¹ du genre *au moment où nous entrons, à l'heure où nous traversons, le jour où nous arrivons à, etc.*³² Les verbes de ces subordonnées expriment toujours un mouvement, soit dans le temps, soit dans l'espace, qui incite le lecteur à *voyager* avec le narrateur :

Transportons de plein saut, sans préface, sans préambule, ceux de nos lecteurs qui ne craindront pas de faire, avec nous, *une enjambée de trois siècles dans le passé, en présence* des hommes que nous avons à leur faire connaître, et *au milieu* des événements auxquels nous allons les faire assister.

Nous sommes au 5 mai de l'année 1555.

Henri II règne sur la France [...].

La scène s'ouvre aux environs de la petite ville d'Hesdin-Fère, qu'achève de rebâtir Emmanuel-Philibert [...].

Donc, *nous voyageons* dans cette partie de l'ancienne France qu'on appelait alors l'Artois, et qu'on appelle aujourd'hui le département du Pas-de-Calais. (Dumas, *Le Page du duc de Savoie*, I : 7 ; cité par Vuillaume, *ibid* : 83 ; nous soulignons).

Nous pouvons constater, également, que le *Présent historique*, tout comme le *tabulaire*, camoufle souvent l'hétérogénéité énonciative du texte, car les aller-retour du narrateur du repère fictif (*alors* dans l'exemple ci-dessus) à la situation d'énonciation réelle (*aujourd'hui* dans l'exemple ci-dessus) passent presque inaperçus à cause de l'identité formelle du *Présent discursif*. L'emploi du *Passé simple*, par contre, rend beaucoup plus évidents ces passages du récit au discours.

Pour conclure, nous pouvons affirmer que les deux *Présents de narration* fonctionnent de manière identique du point de vue de la focalisation et de la narration, car tous deux montrent la réalité de la fiction au fur et à mesure qu'ils la montent, et tous deux décrivent le monde du texte en même temps qu'ils le construisent. En raison de cette double fonction, Laurent Gosselin considère que ce temps narratif opère « une simulation de présentation » de l'univers diégétique, c'est-à-dire il articule le discours de présentation et le discours de représentation:³³

31. Ce *Présent discursif* est motivé par le dialogue narrateur-narrataire dans la fiction secondaire.

32. Par exemple : « Tels sont les hommes qui, *à l'heure où nous traversons* la limite qui sépare la Loire-Inférieure du Morbihan, sont éparpillés de La Roche-Bernard à Vannes [...] » (Dumas, *Les Compagnons de Jésus*, II : 31 ; cité par Vuillaume, 1990 : 72) ; « *Le jour où nous arrivons* à Hampton-Court, le ciel est presque doux et clair [...] » (Dumas, *Le Vicomte de Bragelonne*, 4 : 360 ; cité par Vuillaume, *ibid.*).

33. « [...] le discours de présentation suppose la présence des objets et des événements présentés. Il entre en corrélation avec le processus cognitif de perception ; il sert essentiellement à montrer (diriger l'attention perceptive) et à catégoriser les objets, ainsi que les états et les changements qui les affectent, au fur et à mesure de leur déroulement temporel. On peut dire que la temporalité du sujet

« le discours de représentation emprunte, avec le présent narratif, des caractéristiques du discours de présentation, pour mieux simuler la présence (ce qui est propre de la représentation) des objets et des événements. » (Gosselin, 2000 : 66).

Tous deux remplissent cependant des fonctions pragmatiques différentes. Le *Présent tabulaire*, en tant que temps-pivot du récit, présuppose d'emblée un narrateur ignorant car ses connaissances reposent sur ses perceptions, ou celles des personnages. Le texte tend à devenir descriptif, la vitesse du récit diminue et la chronologie peut facilement basculer dans le hors temps, de façon à privilégier les instants éternels. Le narrateur peut toutefois se libérer des contraintes spatio-temporelles à travers un *Présent* de nature épistémique et manifester une certaine omniscience, surtout en ce qui concerne les visions panoramiques et la caractérisation des personnages.

Le *Présent historique*, lui, signifie surtout une modalisation de la perspective narrative. Du fait d'être utilisé dans un texte construit à partir d'un point de vue global grâce au *Passé simple*, il implique l'abandon transitoire d'un savoir afin d'envisager les états des choses, les actants et leurs péripéties à partir du *hic et nunc* de l'histoire. C'est pour cette raison qu'il joue un rôle important dans les récits homodiégétiques au passé où le *je narrant* redevient *je narré* pour exhumer ses souvenirs afin de les revivre, *en simulant* leur présence, qu'il cherche à les perpétuer dans l'atemporalité ou qu'il s'y investisse affectivement. Il s'agit alors d'une « consonance dans l'auto-récit » (Cohn, 1981 : 170) où toute analyse introspective *a posteriori* disparaît : « [la] suppression presque totale de toute distance narrative apparaît comme l'expression, sur le plan formel, de la fascination du narrateur pour les manifestations psychologiques incongrues, et de son souci de rendre compte de celles-ci en dehors de toute correction ultérieure. » (*ibid* : 182).

Terme non marqué du système, temps « pour toutes les saisons » (Moralejo, 1988), souvent trompeur et instable, le *Présent* de l'Indicatif s'avère être beaucoup plus performatif que chronologique dans la construction d'univers fictifs.

BIBLIOGRAPHIE.

- BAL, M. (1977) *Narratologie*, Utrecht, HES Publischers, 1984.
 BANFIELD, A. (1982) *Phrases sans parole*, Paris, Seuil, 1995.
 BARTHES, R. (1953) *Le Degré zéro de l'écriture*, suivi de *Nouveaux Essais critiques*, Paris, Seuil, 1972.
 BEN JELLOUN, T. (1990) *Jour de silence à Tanger*, Paris, Seuil.
 BENVENISTE, E. (1966) *Problèmes de linguistique générale, I*, Paris, Gallimard, 1976.
 DANON-BOILEAU, L. (1982) *Produire le fictif*, Paris, Klincksieck.
 COHN, D. (1978) *La Transparence intérieure*, Paris, Seuil, 1981.
 CULIOLI, A. (1980) « Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives : l'aoristique », in *La Notion d'aspect*, J. David et R. Martin éd., Paris, Klincksieck, pp.181-193.
 DE VOGÜÉ, S. (2000) « Calcul des valeurs d'un énoncé 'au présent' », *Travaux de linguistique*, 40, pp.31-54.
 FLEISCHMAN, S. (1992) « Temps verbal et point de vue narratif », *Études littéraires*, XXV-1/2, pp.117-134.

énonciateur et celle des objets et des événements sont *couplées* [...] la présentation se situe perpétuellement dans le présent. [...] À l'inverse, le discours de représentation prend appui sur le processus cognitif de représentation de ce qui est absent, et suppose un *découplage* de la temporalité du sujet et de celle de l'objet et des événements. [...] Le présent actuel est, par excellence, le temps de la présentation [...]. » (Gosselin, 2000 : 61-62).

- GENETTE, G. (1972) *Figures III*, Paris, Seuil.
- GENETTE, G. (1983) *Nouveau Discours du récit*, Paris, Seuil.
- GOSSSELIN, L. (2000) « Présentation et représentation : les rôles du 'présent historique' », *Travaux de linguistique*, 40, pp.55-72.
- GUILLAUME, G. (1929) *Temps et verbe*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1984.
- HAMBURGER, K. (1977) *Logique des genres littéraires*, Paris, Seuil, 1986.
- ISSACHAROFF, M. (1993) « Voix, autorité, didascalies », *Poétique*, 93, pp.463-474.
- MELLET, S. (1987) « Présent de narration et parfait dans le *Conte de Psyché*, *Revue des études latines*, 63, pp.148-160.
- MELLET, S. (1998) « Présent et présentification : un problème d'aspect », in *Temps et discours*, Sv. Vogeleeer, A. Borillo, C. Veters, M. Vuillaume, éd., Louvain-la-Neuve, Peeters (BCILL-99), pp.203-213.
- MORALEJO, J.-L. (1988) « Le présent : un temps pour toutes les saisons », *L'Information grammaticale*, 38, pp.28-32.
- RABATEL, A. (2000) « Un, deux, trois points de vue ? Pour une approche unifiante des points de vue narratif et discursif », *La lecture littéraire*, 4, pp.195-254.
- RABATEL, A. (2001) « Fondus enchaînés énonciatifs », *Poétique*, 126, pp.151-173.
- RICOEUR, P. (1984) *Temps et récit II*, Paris, Seuil.
- ROBBE-GRILLET, A. (1957) *La Jalousie*, Paris, Minuit.
- SERBAT, G. (1988) « Le prétendu 'présent' de l'indicatif : une forme non-déictique du verbe », *L'Information grammaticale*, 38, pp.32-35.
- VASSANT, A. (1995) « Le présent de l'indicatif français dans ses relations temporelles et 'aspectuelles' avec l'imparfait et le passé simple », *Le Français moderne*, LIII-2, pp.113-137.
- VOGELEER, S. (1994) « Le point de vue et les valeurs des temps verbaux », *Travaux de linguistique*, 29, pp.39-58.
- VUILLAUME, M. (1990) *Grammaire temporelle des récits*, Paris, Minuit.
- WEINRICH, H. (1964) *Le Temps*, Paris, Seuil, 1973.